

Montreuil « L'Europe, c'est nous »

Rencontre de jeunes européens du 3 au 10 mai 2009.

Ville de Montreuil, Service des relations internationales, Service municipal de la jeunesse.

Pendant une semaine, une trentaine de jeunes de Montreuil (France) Bistrita (Roumanie) Cootbus (Allemagne) Manresa (Espagne) et Sunderland (UK) se sont réunis à Montreuil pour évoquer l'Europe de la jeunesse. L'écrivain public les a suivis. Ceci est le récit de leur séjour.

Réunion de famille

Une antique légende grecque raconte qu'une nuit la fille du roi de Phénicie fit un rêve bien étrange. Elle rêva que deux continents cherchaient à la séduire. Au matin, comme elle cueillait des fleurs dans les prés, apparut un magnifique taureau, aux cornes en forme de croissants de lune et au front marqué d'un disque d'argent. La bête était peu farouche. La princesse grimpa sur son dos. Aussitôt, le taureau l'emporta vers le rivage et plongea dans la mer, suivi par une cohorte de divinités. Il amena la princesse jusqu'en Crète. Ils s'unirent et eurent trois beaux enfants. Le taureau n'était autre que Zeus. La princesse portait le nom d'Europe.

Des années et des années plus tard, dans un autre monde, dans un autre temps qui prétendait se passer de légendes, les peuples de la terre vécurent un terrifiant cauchemar. Sur les cinq continents, des pays s'affrontaient, les hommes se déchiraient, saisis par une étrange folie que les historiens, les poètes, les docteurs et les philosophes peinent encore à expliquer aujourd'hui. Au bout de la nuit, pour en finir avec la démence qui s'était emparée d'eux, des hommes et des femmes, dont les noms sont aujourd'hui dans les livres d'Histoire, se prirent à rêver les yeux grands-ouverts. Ils rêvèrent que les nations naguère dressés les uns contre les autres cherchaient à se séduire. Ils les emmenèrent à Bruxelles, ils s'unirent à six, à neuf, à dix, douze, quinze, dix-huit, vingt-quatre, vingt-sept ! et prirent le nom d'Europe. Ils eurent beaucoup d'enfants. Ce sont quelques-uns d'entre eux qui se sont retrouvés à Montreuil. Une réunion de famille en quelque sorte...

Il y avait les petits derniers qui arrivaient de Roumanie, où ils étaient restés longtemps enfermés, les Espagnols qui avaient rejoint le cercle quand leur vieux général s'était enfin décidé à passer l'arme à gauche, les Anglais, qu'on soupçonne toujours un peu d'avoir un pied sur le continent, et un œil sur l'Amérique. Et les cousins germains, les plus anciens, dont les grands-parents étaient arrivés chez nous autrefois sans qu'on les invite. De l'histoire ancienne, que tout cela, de vieux secrets de famille. Les rideaux de fer rouillés, le général qui radotait *viva la muerte*, sur son lit de mort, le brouillard et la nuit au terminus des voies ferrées, « Nacht und Nebel », les enfants d'Europe n'étaient pas venus à Montreuil pour les ressusciter. Ce n'était pas qu'ils ignoraient le passé de leurs pères, mais ils savaient qu'à côté de ce que l'on appelle le « devoir de mémoire » s'impose la nécessité de l'avenir. Le neuf mai, tombe toujours au lendemain du huit. Ils venaient poursuivre le rêve commencé les yeux ouverts il y a une soixantaine d'années. Ils savaient que les rêves les plus beaux sont ceux que l'on fait éveillés.

Ils ne se connaissaient pas, ou peu, ou mal, ou de travers, mais on a vu tout de suite, quand ils ont débarqué de l'autobus, qu'ils avaient un air de famille, les fils et les filles d'Europe. Ils avaient des têtes de jeunes, un look de jeunes, des téléphones portables de jeunes pour prendre des photos. Jeans et tee-shirt pour tout le monde.

Bien sûr, on n'attendait pas des Anglaises rousses excitées, des Allemands blonds et disciplinés, de fiers hidalgos taillés à la serpe, des Français la baguette sous le bras, ni d'inquiétants

Roumains évadés des forêts de Transylvanie avec des dents de vampires. Non. On n'attendait pas un défilé folklorique. Mais tout de même ! Ils auraient pu faire un effort pour ressembler un peu aux clichés que l'ignorance et la paresse des habitudes nous ont rendus familiers. Un flic spécialiste de la chasse au faciès n'y aurait pas retrouvé son compte. Il aurait renvoyé, sans faire le détail, une bonne partie de la délégation française en Afrique et un sujet de Sa Majesté quelque part du côté des Indes. C'est sans doute pour cette raison qu'on a inventé la libre circulation en Europe. Arrive un moment où il devient vraiment trop difficile de deviner qui est un étranger.

Pour qu'on s'y retrouve, dans la salle du conseil de la Mairie, les fils et les filles d'Europe se sont assis pays par pays, chacun devant un petit carton qui portait son nom. Sur les murs, de grandes fresques racontaient l'histoire de Montreuil. Les guerres napoléoniennes, la Libération. Qu'est-ce qu'on a pu se mettre comme peignées au cours des siècles, dans la famille ! Ça n'avait pas l'air de gêner les jeunes.

Chacun a présenté sa ville. Ils ont montré des églises et des rues commerçantes, des monuments dignes de dépliants touristiques et d'autres, tout à fait ordinaires, où ils aimaient à se retrouver. Les Anglais se baladaient dans des décors gothiques à la Harry Potter, les Allemands roulaient à vélo au son d'une symphonie de Beethoven, les Catalans dansaient, et les Roumains, les petits derniers, lâchaient des bateaux en papier au fil de l'eau sous un pont, comme des signes d'espoir, comme pour dire qu'ils n'avaient pas encore de stade rutilant ou d'université toute neuve à nous montrer, mais que ça n'allait pas tarder.

Tout le monde parlait en anglais, sauf les Français qui se taisaient en français. Peut-être qu'ils n'osaient pas encore. À moins que ce ce soit cela aussi, l'Europe : une monnaie commune et une langue commune. Les Anglais ne peuvent pas avaler la monnaie, les Français ont du mal à digérer la langue. Il faut dire qu'on s'est tellement bagarré, de part et d'autre du *Channel*, pour être le centre du monde, de Guillaume le Conquérant à Napoléon en passant par Jeanne d'Arc, que ni les uns ni les autres ne veulent encore lâcher le morceau.

À la fin de la présentation, on se connaissait un peu mieux, mais pas encore assez pour se mélanger. Les gens ne sont pas que des images. Ce sont aussi des corps, des rires, des manières de bouger, de plaisanter. Alors, dans une autre salle, moins solennelle, on a poussé toutes les chaises, et chaque groupe a proposé des jeux pour briser la glace. Ce sont toujours un peu les mêmes jeux, dans tous les pays. Il suffit d'avoir été deux ou trois fois en colonie de vacances pour les connaître. Mais là, quand on les observait en pensant à l'Europe, on pouvait y lire de drôles de choses.

Les Français ont commencé par faire mettre tout le monde en cercle, très serré. Au signal, chacun devait s'asseoir sur les genoux de celui qui le précédait. Quand le cercle s'est écroulé dans un éclat de rire, l'Europe ressemblait à un gros tas de gens entassés les uns par-dessus les autres. Les Anglais sont venus à la rescousse. Ils ont proposé une variante avec des chaises qu'on a retirées une à une. Ça marchait un peu mieux, mais quand un seul est tombé, toute la ronde s'est retrouvée par terre. La résistance d'une chaîne est égale à la résistance de son maillon le plus faible. C'était cela aussi, l'Europe : Il suffit qu'un pays ait la fièvre pour que tous éternuent. Pour continuer, les jeunes se sont réunis, les bras en l'air, au centre de la pièce. Ça faisait un grand bouquet de mains dans lequel chacun devait en saisir deux au hasard. Quand il a fallu reformer un cercle sans se lâcher les mains, on a vu que l'Europe était un sacré sac de nœuds « Baisse-toi que je passe ma jambe, lève le bras que je me glisse par en dessous... »

Chacun riait dans sa langue. Il y avait des rires de filles, des rires de garçons, des rires en cascade, des gros rires, des petits gloussements, à gorge déployée, à bouche fermée. Il y en avait de

toutes les couleurs, mais personne n'aurait pu dire qui riait en allemand, en roumain, en français, en espagnol ou en anglais. De sorte que, au moment de déjeuner, si chaque délégation s'est regroupée, on a senti que quelque chose était en train de naître. "Bien entendu, on peut sauter sur sa chaise comme un cabri en disant l'Europe ! l'Europe ! l'Europe !... mais cela n'aboutit à rien et cela ne signifie rien". Le général De Gaulle aurait été bien surpris par les enfants d'Europe qui semblaient lui répondre : « Bien entendu, mon Général, on peut aussi causer autour d'une table d'Europe d'Europe, d'Europe, mais on ne va pas très loin si on ne sait pas à qui on cause... »

Ainsi vont les grandes réunions de familles. Au début, on est un peu intimidé, ensuite on s'enthousiasme en découvrant à quel point on se ressemble. Plus tard, on se rend compte que « tous ensemble », ce n'est pas la même chose que « tous pareils. »

Au matin du deuxième jour, les Roumains ont pris les choses en main avec une énergie et une autorité telles qu'on aurait dit qu'il voulaient rattraper le temps où ils avaient été tenus à l'écart de la famille. Ils ont proposé à chaque pays de dessiner le portrait d'un autre. Comment les Espagnols voient les Allemands ? Comment les Anglais voient les Roumains ? Les Français, les Allemands ? Alors sont arrivées les images des buveurs de bières et des mangeurs de saucisses, la baguette de pain, le camembert et le kil de rouge, la sieste et la corrida, le *five o'clock* et les parapluies.

Pour les Roumains, c'était plus difficile, parce qu'on les connaissait moins. Mis à part qu'on pensait qu'ils étaient moins riches que les autres et que, de ce fait, la vie était moins chère chez eux, on ne savait pas trop quoi dire.

Le plus curieux, c'est que lorsqu'on a demandé à chaque pays de se présenter lui-même, pour en finir avec les poncifs et des clichés, on a retrouvé la bière allemande, la baguette française et le thé britannique. Ils étaient toujours là, mais plus tout seuls. La baguette, revue et corrigée, sortait à présent du fournil d'un boulanger arabe, se parfumait en Dior et rapait dans les cités. Sous les parapluies anglais s'agitaient des Bengalis, des Pakistanais et des Jamaïcains.

On attendait Shakespeare et Molière pour chanter la gloire de la France et du Royaume Uni. On eut Zidane et la Tour Eiffel, la presse people et les groupes de rock. Peut-être que les enfants d'Europe pensaient que Shakespeare et Molière étaient tellement universels qu'il aurait été malvenu de s'en prévaloir tout seul. Il n'y eut que les Allemands pour ajouter à la bière les écrits de Kant et de Kafka, les Suites de Bach et des théories d'Einstein.

Les Espagnols n'étaient pas très contents qu'on les présente comme des fêtards occupés à partager le plus clair de leur temps entre la sieste et les dégustations de tapas. C'était une vision de touristes. C'était ce dont se souviennent les gens du Nord quand ils rentrent chez eux à la fin des vacances, brûlés par le soleil d'Ibiza ou de la Costa del Sol. Les jeunes Espagnols auraient pu mettre en avant Cervantès et Goya. Ils ont préféré simplement rétablir la vérité. Ils ont réduit la sieste aux heures les plus chaudes de la journée et la fiesta aux weekends. Le reste du temps, ils travaillaient ou ils étudiaient, comme les autres.

On attendait les Roumains... Ce n'est jamais agréable de jouer le rôle du parent pauvre. Même si personne ne pensait à mal. Même si c'était vrai que la vie était moins chère chez eux et que les patrons de Continental en profitaient pour y embaucher à meilleur prix qu'en France et en Allemagne. Mais ce n'était pas le moment de parler de cela. Pour dire qui ils étaient, ils ont chanté

leur hymne national, la main sur le cœur, avant de dresser la liste de tout ce qui manquerait au monde si leur pays n'existait pas : le bleu inimitable des fresques de la chapelle du monastère de Voronet, les cimetières en couleur où la mort est une fête, l'insuline et Nadia Comaneci, la gymnaste prodige des jeux olympiques de Montréal. Quand on est le petit dernier de la famille, on évite de pleurnicher. On montre qu'on n'a rien à envier aux grands.

Pour finir, ils ont appris à tous le pas d'une danse de chez eux. Et, tous différents, ont dansé du même pas.

Le soir venu, pour le diner, chaque délégation avait apporté un assortiment de spécialités de son pays. Chacune avait un nom, mais chaque nom était difficile à traduire parce qu'il ne désignait pas seulement un produit mais aussi la manière de l'accommoder, de le présenter et de le déguster. Si l'on dit que les *acras* sont des beignets, on perd le goût des Antilles. Un *pikant wurzig* n'est ni un concombre nain ni un cornichon body buildé, c'est un *pikant wurzig*. Réduire la *Tuica* roumaine à un mélange d'alcool de pomme et de prune, c'est faire injure au sourire de qui tend le verre. Confondre des *tapas* avec des toasts, c'est oublier le soleil. Chaque cuisine cultive ses saveurs comme chaque langue invente ses musiques. « *Once upon a time...* » ne sera jamais tout à fait « *Il était une fois...* ». Les fraises changent de goût quand elles deviennent *strawberries*.

Ce soir-là, le cochon régnait en maître sur la table, bouilli, fumé, salé, en jambon, en saucisses, en lardons. Néanmoins, ceux dont les convictions interdisaient qu'il en consomment y trouvèrent tout de même leur compte. Le poulet est le meilleur allié d'une Europe tolérante et ouverte à tous. Une monnaie unique, d'accord, une langue commune, pourquoi pas, pourvu que chacun cultive la sienne. Une cuisine standardisée, jamais !

Au-delà des mots et des saveurs, les arts culinaires regorgent de gestes à découvrir. L'art d'infuser le thé et de doser le nuage de lait dans le gobelet, la croix tracée au dos du pain avant de le couper, la manière de piquer un cornichon dans la saumure, de frotter d'une tomate un morceau de pain, de lever son verre, de trinquer, sont autant de gestes simples, de ces gestes que l'on fait sans y penser, par habitude, et qui racontent qui l'on est et d'où l'on vient. Comment s'étonner alors que, tard dans la nuit, une fois les mots, les saveurs et les gestes échangés, on ait vu dans les allées du parc Montreau, les Catalans apprendre à leurs amis des pas de *sévillanas* ?

Sous l'ombre pâle des arbres, les garçons et les filles dansaient lentement, accompagnés de claquements de doigts. Un pas en arrière, deux pas en avant, on se frôle, on se prend, les yeux dans les yeux, donne moi ta main et passe ton bras autour de ma taille... Et l'Europe tournait, tournait, tournait sous la lune de mai. Et tourne la terre. Et au matin, le soleil se leva sur Paris.

Paris sous le soleil.

Il n'y a plus d'Allemands, d'Anglais, de Roumains, d'Espagnols, ni même de Français à l'ombre de la Tour Eiffel. Il n'y a plus que des touristes. Pour quelques uns de ceux qui venaient de l'autre côté de la mer, des plaines ou des montagnes, c'était la deuxième ou la troisième visite à la grande dame de fer. Pour une jeune fille qui vivait de l'autre côté du périphérique, c'était la première fois. La Tour Eiffel était pour elle comme la vaisselle de fête, enfermée dans un buffet, qu'on ne sort que dans les grandes occasions. Et c'était bon, pour une fois, chez elle, d'être invitée à la fête.

Tout autour des touristes, virevoltaient des Africains bardés de souvenirs en plastique made in China. La mondialisation prend parfois de curieux visages. Les vendeurs à la sauvette passaient

de groupe en groupe. Une jeune Française, presque muette en anglais, s'est mise à échanger quelques paroles en arabe avec un vendeur sénégalais. Ils avaient l'air de bien s'amuser. L'Europe est plus vaste que l'Europe, et chacun de ceux qui la composent lance des ponts avec le reste du monde qui frappe à la porte.

De l'esplanade du Trocadéro, la vue ouvre sur la ville jusqu'aux banlieues, au loin dans la brume. C'était le lieu rêvé pour une photo de famille, la tour Eiffel en arrière plan. La jeunesse européenne a pris la pose sur le Parvis des Droits de l'Homme ! Le symbole pesait des tonnes, mais les fils et les filles d'Europe ne se préoccupaient pas des symboles. Ils regardaient tous l'objectif de l'appareil photo, tous dans la même direction, comme disait le poète¹. Une main roumaine est venue se poser sur une épaule espagnole.

Un peu plus tard, sur le Bateau-Mouche, le commentaire enregistré à destination des touristes célébrait le Paris éternel des amoureux. « *Sous le Pont Mirabeau, coule la Seine...* » Wilhelm de Kostrowitzky, dit Apollinaire, rital par son père, français par sa mère, précepteur immigré en Allemagne, ami de de Wlaminck et de Picasso, - rien que des étrangers sans papiers -, blessé dans les tranchées au côté des Anglais et mort de la grippe espagnole... Comment rêver plus européen ?

Au moment de passer sous le Pont Marie, en sept langues, le guide a invité les amoureux à échanger des baisers. Il paraît que ça porte bonheur. Mais il était bien tôt encore, le soleil trop haut et la lumière trop vive. Il faudrait patienter jusqu'au soir. Danse encore, Catalugna. Tourne, terre ! Descends, soleil ! Le soir avait rendez-vous au café la Pêche.

Elle est là, au milieu de la piste, une rose à la main, la rose que tout à l'heure il lui a offerte au restaurant, et qu'elle a acceptée en rougissant sous les acclamations de tous les autres. La musique est si forte qu'il est inutile de chercher à parler. Et qu'est-ce qu'on se dirait qu'on ne sait déjà ? Il hésite. Il s'approche. Il est là, tout près. La lumière des projecteurs qui balayent la salle les montre et les cache tour à tour. Maintenant, c'est le moment. Les flashes du stroboscope illuminent en pointillé leur premier baiser. La suite ne regarde qu'eux.

Il y aura quelques larmes écrasées, sans doute, à l'heure de remonter dans les cars pour rentrer au pays. Ça fait partie du jeu. Ils le savent.

Les enfants d'Europe ont toute la vie devant eux pour se revoir, s'ils le souhaitent, sans passeports, sans frontières, ici ou ailleurs. À moins qu'ils ne préfèrent simplement se souvenir comment, en quelques jours à Montreuil, ils ont œuvré à l'amitié entre les peuples. Ils ont, tous, toute la vie pour poursuivre le rêve engagé les yeux ouverts par les hommes qui sortaient de la nuit du siècle dernier. Ils sont déjà la quatrième ou la cinquième génération. Ils se disputeront probablement, mais ils ne feront plus marche arrière.

Et nous, nous garderons en mémoire une chanson de Barbara : *Oh faites que jamais ne revienne le temps du sang et de la haine, car il y a des gens qui s'aiment...* à Bistrita, à Manresa, à Cottbus, à Sunderland, et à Montreuil.

Dominique Lemaire
Inédit. Montreuil le 9 mai 2009

¹*Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder dans la même direction*
Antoine de Saint-Exupéry